

Captive sans éclats
suivi de
L'impromptu de Tigditt

Dans la même collection :

Randa El Kolli, *Comme une carpe*, 2013.

Collection « Massrah »

© Apic Éditions, Alger, 2013.
Tous droits réservés pour tous pays.

ISBN : 978-9961-769-96-6
Dépôt légal : 4050-2013

www.apic.editions.com

Habib Tengour

Captive sans éclats
suivi de
L'impromptu de Tigditt

Théâtre

— Massrah —

APIC

Captive sans éclats

PERSONNAGES :

DJOHRA, épouse stérile de Miloud ; origine rurale, la cinquantaine.

MILOUD, mari de Djohra, petit fonctionnaire à la retraite ; la soixantaine.

KELTOUM, voisine et amie de Djohra ; la cinquantaine.

La scène est située dans un gros bourg de l'Ouest algérien, dans les années 1990.

DÉCOR:

Intérieur d'une pièce modeste éclairée par une lampe à abat-jour. Sur le mur, une peinture sous verre représentant l'imam Ali fracassant Ras el Ghoul. Une télévision allumée en sourdine sur un petit buffet, une table basse, des bancs, des matelas mousses, des oreillers recouverts de broderies. Une bibliothèque remplie de vaisselles et deux portraits encadrés, celui du père de Djohra et celui de Boudiaf. Dans un coin, la porte de la chambre. Djohra sort de la chambre, s'avance sur la scène.

DJOHRA : Pitié, mon Dieu.

(Rentre Miloud)

MILOUD : Qu'est-ce qu'il y a ?

DJOHRA : Chut ! Tu vas lui faire peur.

MILOUD : Qu'est-ce que tu racontes ?

DJOHRA : Cette robe souillée, toute déchirée. Quel malheur !

MILOUD : Je ne comprends rien. De qui tu parles ?

DJOHRA : Elle ne dit rien. Elle n'a pas mangé les frites. Elle n'a pas bu la limonade. Je ne sais pas quoi faire.

MILOUD : Quelqu'un est venu ? Qui c'est ?

DJOHRA : Elle était tellement effrayée quand j'ai ouvert la porte. Elle a dû cogner longtemps, je ne l'ai pas entendue tout de suite. Elle n'a pas dit un mot. Elle tremblait.

MILOUD : Elle tremblait ? De qui tu parles ?

DJOHRA : La petite. Elle est dans la chambre.

MILOUD : Dans la chambre, chez nous ?

(Il se dirige vers la porte)

DJOHRA : Non, pas maintenant ! Elle ne supporterait pas de voir un homme.

(Miloud acquiesce et se rassoit un moment, puis se relève)

MILOUD : Je vais aller voir le cheikh Bou Azza, il me dira quoi faire.

DJOHRA : Non ! Tu ne sors pas !

MILOUD : Qu'est-ce qui te prend ?

DJOHRA : Rien. Tu ne bouges pas d'ici.

(Ils se regardent fixement, sans mot dire. Au bout d'un moment, Djohra enlace son mari)

Allonge-toi, bonhomme, du calme. Tiens.

(Elle lui tend une serviette)

Tu vas attraper froid.

(Silence. Djohra tourne dans tous les coins)

MILOUD : Un bon à rien. Un vieux surtout. Juste capable de s'enrhumer...

(Long silence)

DJOHRA : Tu radotes ! Ce n'est vraiment pas le moment.

MILOUD : Ah, Kouider, mon ami... Dieu ait son âme, tu avais bien raison...

(Léger silence)

DJOHRA : Tu divagues ! Le pauvre Kouider, sa femme Louisa le menait par le bout du nez.

MILOUD : Qu'est-ce que tu en sais ? Vous n'étiez pas intimes.

DJOHRA : Tout le quartier le sait. Kouider était une mauviette.

MILOUD : Je ne veux pas t'écouter.

DJOHRA : Tu as tort de te plaindre de moi, je suis ta cousine après tout. Je n'ai jamais rien demandé, tu ne vas pas dire le contraire ?

MILOUD : Tais-toi, s'il te plaît. Kouider était brave.

DJOHRA : La crème des hommes, le faucon ardent des sommets, un aigle souverain

MILOUD : Arrête de déblatérer !

DJOHRA : Tu aimes les mots doux.

MILOUD : Tu as toujours eu la langue bien pendue.

DJOHRA : Tu aimes ça.

MILOUD : Tais-toi !

DJOHRA : Je suis toute remuée, cette fille bouleverse notre toit vide. Je parle pour taire mon émotion. J'ai de la tension.

MILOUD : Cette fille, il faut savoir d'où elle est, ce qui lui est arrivé.

DJOHRA : Je suis troublée. Touche ma main, tu sens le froid ?

(Silence)

MILOUD : *(Il se redresse)* Elle dort ?

DJOHRA : Je ne crois pas.

MILOUD : Va lui dire de venir ici.

DJOHRA : Elle ne voudra pas. Laisse-la tranquille.

MILOUD : Je veux savoir qui elle est. Je vais voir.

DJOHRA : *(elle l'arrête)* Je m'en occupe.

MILOUD : Qu'est-ce qu'on va faire ?

(Silence)

DJOHRA : Mon cœur m'annonce une bonne nouvelle. Il y a de la lumière partout.

MILOUD : Qu'est-ce que tu racontes ?

DJOHRA : C'est peut-être Dieu qui nous envoie cette hirondelle égarée, par miséricorde pour notre solitude.

MILOUD : Ne t'avance pas sur ce que tu ignores.

DJOHRA : Cette fille est un don de Dieu, je le sens.

MILOUD : Le diable aussi, maudit soit-il, adore se jouer de la crédulité des humains. Le cheikh Bou Azza nous mettait en garde pas plus tard qu'hier après la prière de l'Açer. Satan se pare parfois des attributs du divin pour leurrer les créatures crédules.

DJOHRA : Mes pressentiments sont justes. Satan n'a rien à voir. Ce que je ressens est vrai.

MILOUD : Je sais ce qui te trotte en tête. Ne t'emballe pas trop vite, nous ne savons rien d'elle. Rien. C'est une étrangère.

DJOHRA : Non. Moi, je sais.

MILOUD : Elle n'a rien dit. Elle a besoin de soins.

DJOHRA : On va la soigner.

MILOUD : Ce qui lui est arrivé ne se soigne pas facilement.

DJOHRA : Je trouverai les remèdes

(Silence. Miloud se dirige vers la porte)

MILOUD : Je devrais parler de cette pauvre fille au cheikh Bou Azza, il nous conseillera.

DJOHRA (*Elle le retient*) : Ah, non ! Il ne faut pas qu'on sache. Surtout pas un mot, à personne ! Il ne faut pas que tu en parles.

MILOUD : Ne crie pas. Tu t'enflames. Ta tension va monter. Il faut examiner la situation avec calme.

DJOHRA : Elle est simple. Cette fille n'est pas chez nous par hasard.

(Silence)

MILOUD : Ce que Dieu conçoit nous dépasse. Je croyais que Lalla Sabria vous éduquait dans la vraie religion. Qu'est-ce qu'elle fabrique dans vos réunions ?

DJOHRA : Lalla Sabria n'y est pour rien, elle fait ce qu'elle doit faire et elle le fait très bien.

MILOUD : Je ne l'entends pas.

DJOHRA : Tu n'entends rien. Lalla Sabria a étudié au Caire et en Belgique. Elle en sait mille fois plus que ton cheikh Bou Azza. Qu'est-ce qu'il a comme bagage, ton imam ?

MILOUD : Tu dis n'importe quoi.

DJOHRA : Je sais ce que je dis et tu sais que j'ai raison.

MILOUD : Tu as raison, tu as raison, ce n'est pas toujours le cas.

DJOHRA : Ce n'est pas le cas ? Et cette maison, et ces meubles, et ta pension, c'est grâce à qui ? Tout seul, tu serais en train de mendier.

MILOUD : Tu ne vas pas recommencer.

(Silence)

DJOHRA : Cette fille est venue cogner à notre porte guidée par Dieu

MILOUD : Tu blasphèmes.

DJOHRA : Mon intention est pure. Tu ne raisonnes plus depuis quelque temps.

MILOUD : Je sais faire la différence entre le licite et ce qui ne l'est pas.

DJOHRA : Il n'y a aucun mal à accueillir une malheureuse.

MILOUD : On ne sait rien d'elle, ni d'où elle vient ni qui sont ses parents.

DJOHRA : Quand je l'ai vue, tous ces bleus sur le corps et ces croûtes de sang séché.

MILOUD : Tu es compatissante, mais attention

DJOHRA : Elle refuse de répondre à mes questions, je l'ai interrogée des heures sans résultat.

(Silence)

S'ils venaient la chercher ici, ils nous égorgeraient.

MILLOUD : Qui viendrait chez nous ? Tu fabules.

DJOHRA : C'est ce qu'ils font.

MILLOUD : Il faut toujours que tu dramatises.

DJOHRA : Ils nous égorgeraient, c'est sûr.

MILLOUD : Ton imagination dépasse les bornes. Tu ne trouves pas qu'on en a assez avec cette vie de chien ?!

DJOHRA : Ils vont venir nous égorger.

MILLOUD : Arrête. !

DJOHRA : Ils vont nous égorger, je te dis.

MILLOUD : Tu ne vas pas te mettre à croire ce qu'on raconte. Tu sais combien les gens inventent, c'est un vice.

DJOHRA : C'est la vérité, mon pauvre Miloud.

MILLOUD : Personne ne s'inquiète de notre existence. Cheikh Bou Azza nous le répète dans ses sermons. Ceux du sommet nous ont laissé tomber.

DJOHRA : Ils la cherchent.

MILLOUD : On ne sait même pas qui elle est.

DJOHRA : Elle leur a échappé.

MILLOUD : Tu te racontes des histoires.

DJOHRA : Dors, ça vaut mieux.

(Silence)

Bouche ouverte à mouche offerte. Mon père le répétait sans arrêt. Il avait tellement peur pour moi des harkis, de l'armée et aussi des fellaghas.

MILLOUD : C'est du passé !

(Silence. Miloud se lève)

DJOHRA : Où vas-tu ?

(Miloud ne dit rien et se rassoit. Silence)

DJOHRA : Je n'avais pas douze ans quand la guerre a commencé, on n'avait pas encore déménagé en ville. Papa m'obligeait à enduire mes cheveux et mes vêtements de bouse et de crottin, il m'interdisait de me laver au savon, de me parfumer. On racontait de telles atrocités. La peur nous tenaillait du matin au soir, avec des brûlures à l'estomac tout le temps.

MILOUD : Le passé, tout ça !

DJOHRA : Il m'a mariée à quinze ans.

MILOUD : Tu étais bien contente de m'épouser à l'époque ! Tu n'as pas refusé.

DJOHRA : Mon pauvre papa, il a reçu une raclée devant tout le village pour avoir dit fellaghas au lieu de moudjahidin. Ils l'ont frappé avec la crosse de leurs fusils. Tous ensemble, et fort !

MILOUD : Ils avaient peur qu'on aille les dénoncer à la gendarmerie. Ils ne faisaient pas confiance.

DJOHRA : Les combattants étaient très durs avec nous.

MILOUD : Ils étaient très jeunes.

DJOHRA : On a été regroupés dans un camp du côté de Clinchant. Papa a préféré venir à Relizane. Mon oncle nous avait accueillis. Il nous a aidés à nous loger ; au début, c'était dans le bidonville.

MILOUD : Qu'est-ce qu'il y a ?

DJOHRA : Nous avons souffert, tellement souffert.

MILOUD : On souffre toujours, mais c'est différent aujourd'hui.

DJOHRA : Tellement...

MILOUD : Le passé n'aide pas. Dieu nous a donné l'oubli pour nous permettre d'avancer.

DJOHRA : Toi, tu oublies tout ! Moi, ça reste enfoui là.

(Elle se frappe la poitrine et se met à pleurer)

Avec cette fille la peur revient.

MILOUD : Calme-toi.

DJOHRA : Si jamais on apprend que tu héberges une jeune fille fugitive, mon Dieu ! Ils vont nous égorger.

MILOUD : Qui veux-tu qui l'apprenne ?

(Léger silence)

DJOHRA : J'ai peur.

(Elle tourne dans la pièce)

MILOUD : Les martyrs sont bénis, c'est nous qui sommes à plaindre.

DJOHRA : J'avais tellement peur. Je faisais pipi au lit.

MILOUD : Arrête un peu. Tout est prétexte à revenir sur le passé. A qui tu parles ? Je ne comprends pas ce que tu cherches ? Qu'est-ce qui te manque ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

DJOHRA : Je ne te reproche rien, mon pauvre Miloud.

MILOUD : Des choses intéressantes à raconter, ça ne manque pas.

(Silence)

DJOHRA : C'est l'angoisse.

MILOUD : Si tu cherches absolument à te plaindre, je ne vais pas te museler, pourquoi je te tourmenterais, libère ton âme. On dit parler ça apaise, moi je ne te suivrais pas dans cette voie. Le silence m'évite les mauvaises paroles.

DJOHRA : J'ai peur.

MILOUD : La peur ne m'effraie plus.

DJOHRA : Il faut la cacher. Ne rien dire, surtout. A personne.

MILOUD : Que veux-tu qu'il nous arrive maintenant ?

DJOHRA : J'ai peur.

MILOUD : J'ai peur moi aussi de mourir, mais ça, c'est la chair, ça ne se commande pas. Au fond, quelle importance ?

DJOHRA : Fais attention. On ne peut se fier à personne. Toi, tu discutes avec les gens, tu es confiant. Tu es resté naïf.

MILOUD : Dehors, je suis affable avec tout le monde, ça c'est vrai que je ne suis pas sauvage mais ce n'est qu'une façade. Je ne cherche la compagnie de personne. Les gens sont coincés.

DJOHRA : J'espère que tu ne parles pas comme ça dehors pour impressionner ton auditoire.

MILOUD : Quel auditoire ? Tu vois bien que je passe plus de temps à la maison. Le café, je n'y vais plus depuis la mort de Kouider.

DJOHRA : Tu traines sur la place.

MILOUD : On avait notre table à la terrasse avec un parasol Air-Algérie.

DJOHRA : Regarde-toi ! Tu te fais du mauvais sang.

MILOUD : Tu m'énerves, tu jactes trop.

DJOHRA : Je ne te demande pas de m'écouter.

MILOUD : Comment faire autrement ?

DJOHRA : Je me parle à moi-même pour ne pas sombrer dans la mélancolie, comme faisait ma mère, Dieu la garde.

MILOUD : Dieu la garde, elle a fait son temps.

DJOHRA : Et pour ne pas oublier.

MILOUD : Ça n'était pas la fête !

(Petit silence)

DJOHRA : Tu te tracasses, mon pauvre.

MILOUD : Pourquoi je me tracasserais ? C'est plutôt toi.

DJOHRA : Tout le monde a peur de mourir à l'improviste, ce n'est pas une honte. C'est normal. Les hommes sont craintifs.

MILOUD : Je m'en fous de mourir !

DJOHRA : Tu es un aigle, toi.

MILOUD : Tu recommences !

DJOHRA : Ne te fais pas de soucis, tu es le socle de la maison.

MILOUD : Remercie Dieu. Grâce à Lui, nous ne manquons de rien.

DJOHRA : Je ne me plains pas, nous sommes à l'aise comparés à d'autres. Mais nous sommes serrés. J'étouffe.

MILOUD : Regarde autour de toi, ce n'est pas opulence mais nous avons ce qu'il nous faut.

DJOHRA : Oui, nous possédons le palais d'or de Nemrod !

MILOUD : Ne sois pas envieuse. Remercie Dieu. Ce n'est pas le palais d'or, mais nous avons tout ce qu'il nous faut.

DJOHRA : Ah, ce n'est pas toi qui dois inventer chaque jour une recette pour améliorer l'ordinaire. J'aimerais t'y voir dans la cuisine avec trois patates et un oignon, et juste un fond d'huile.

MILOUD : Autrefois, on achetait l'huile dans un verre et aujourd'hui, le bidon de cinq litres ne suffit plus. On voit des gens sortir du monoprix avec six ou sept plaquettes d'œufs et qui se lamentent de ne pas en avoir assez. Gloire à Dieu, l'abondance est dans le peu.

DJOHRA : Dieu soit loué, la belle maxime ! Tu devrais y aller plus souvent au café vider ton sac et plaisanter avec les hommes.

MILOUD : Dis que je te dérange.

DJOHRA : Tu radotes et tu m'épuises en te faisant du mal.

MILOUD : Je ne me fais aucun mal.

DJOHRA : Notre tour viendra en son heure.

(Petit silence)

MILOUD : Va voir ce qu'elle fait.

DJOHRA : Je suis sûre qu'avec cette colombe éplorée, Dieu nous envoie un signe, mon cœur ne ment pas. Allonge-toi, je vais lui parler.

MILOUD : Tu parles, tu parles, tu m'épuises.

DJOHRA : Allonge-toi ça vaut mieux.

MILOUD : Je m'allonge, oui. Va la voir... Je vais essayer de dormir un peu.

(Elle le couche sur un matelas mousse.)

DJOHRA : Voilà. Dors bien, tu es énervé ce soir... C'est la première fois que je te vois veiller si tard... Je vais lui parler encore.

(Silence)

Qu'est-ce que je vais lui dire à mon hirondelle blottie contre le mur ? Comment soulager sa douleur ? Je vais ajouter à son malheur en lui parlant.

(Miloud ronfle. Djohra lui pince le nez, il s'arrête un moment, puis repart plus fort)

Le train s'est mis en marche, ça n'a pas été bien long. On ne l'arrêtera pas de sitôt. Il n'est pas bien méchant mais qu'est-ce qu'il est lourd. Ses anges doivent être bien gras.

Que peuvent-ils noter sur leurs tablettes, cet homme est la vertu même. Il avait vingt-deux ans quand mon père m'a donnée à lui, j'avais quinze ans. Il a son certificat d'études, mais à cause de sa maladie de poitrine il n'a pas pris le maquis. Quand je parle de papa, il croit que je lui fais des reproches. Il n'a pas un brin d'humour. Tu as de la chance d'être vieux et moi aussi j'ai vieilli. J'aurais déjà pris l'avion. Ma sœur Faiqa n'arrêtait pas de m'envoyer des certificats de résidence pour la rejoindre à Nantes. Elle m'avait même trouvé des ménages chez des voisines pour me dépanner. J'avais le prix du billet, le visa... au dernier moment j'ai eu peur de m'exiler. Aujourd'hui Keltoum se moque de moi, elle a raison. Tout le monde ne cherche qu'à partir et moi j'avais peur de l'exil. J'aurais dû suivre ma sœur. Il est ici l'exil.

(Silence)

Ah, le jour où Miloud était rentré blanc comme un linceul... Le jeune Omar venait de tuer sa sœur parce qu'elle était sortie avec un garçon. Il l'avait aspergée d'essence et craqué une allumette. Elle a flambé comme une torche. Brûlée vive ! J'aurais dû partir.

(Silence)

Et puis, j'espérais tellement avoir des enfants, au moins une fille pour me tenir compagnie. Je l'aurais appelée Nouria. J'ai visité tous les marabouts de la région, je suis allé jusqu'à Béchar sur les recommandations de tante Mériem. Elle n'a enfanté qu'après vingt années de mariage, grâce à ce marabout. Ça n'a pas marché. Ni les ordonnances ni les talismans n'ont rien fait. J'aurais dû aller au Maroc pour trouver un marabout efficace... ou en France où il y a de bons docteurs.

(Silence)

Mon destin est d'être stérile. Mon pauvre Miloud, il m'aime, pour ça j'ai de la chance. Il ne me reproche

pas ma stérilité ; sa mère n'arrêtait pas de me critiquer. Il ne l'écoutait pas. Il n'aimait pas me voir courir les marabouts, des charlatans qu'il disait. Je me demande s'il n'est pas plus content comme ça. Il exècre les enfants. Je vois comment il est quand ma sœur débarque avec sa marmaille, c'est plus fort que lui. C'est un homme heureux, Il n'a pas d'ulcère. Son cheikh Bou Azza leur bourre le mou à tous les hommes du quartier. Il est tout jeune mais il les terrorise avec ses descriptions des supplices de l'enfer. Mon Miloud ne m'empêche pas d'agir à ma guise, de sortir comme j'ai envie. Toutes les femmes n'ont pas cette veine. S'il pouvait un peu moins ronfler, il y a des nuits où je l'assassinerais.

(On frappe plusieurs coups à la porte. Djohra se fige. Miloud continue à ronfler.)

UNE VOIX : Ouvre, c'est moi, ouvre.

DJOHRA : Il est tard, que veux-tu ? On dort.

LA VOIX : Je t'en prie, ouvre.

(Djohra ouvre la porte. Keltoum entre)

DJOHRA : Qu'est-ce qui t'arrive, tu as vu l'heure ? Miloud dort, ne le réveille pas. Doucement.

KELTOUM : Je n'ai que toi ma petite Djohra. Je les ai entendus. Je voulais t'avertir. Je me suis dit : Keltoum tu n'as qu'une amie, va vite, avant que le malheur ne s'abatte. Ils vont venir cette nuit. Tu as une fille dans la maison, elle leur a échappé. Ils vont venir la chercher, ils tueront tout le monde s'ils la trouvent ici. Où est-elle ? Où l'as-tu cachée ?

(Elle regarde partout)

DJOHRA : Il n'y a personne.

KELTOUM : Tout le monde sait qu'elle est là. Ils vont venir.

DJOHRA : Va-t-en. Miloud va se réveiller. Et pas un mot !

KELTOUM : Où tu l'as cachée ?

DJOHRA : Va-t-en, maintenant.

KELTOUM : Mais ils vont venir cette nuit. Ils vont la trouver ici.

DJOHRA : Personne ne viendra, on ne trouvera personne ici si tu la boucles. Je te tuerai Keltoum. Tu m'entends, je te tuerai. Surtout ne dis rien. Tu ne l'as pas vue.

KELTOUM : Qu'est-ce qui te prend, ma chérie ? Djohra, ma douce, je suis ton amie, ta sœur. Pourquoi me parles-tu comme ça ?

DJOHRA : Je te préviens. Je t'aime comme ma sœur, mais s'il arrive quoi que ce soit, si tu parles, je te tuerai.

KELTOUM : Mais ils vont venir cette nuit. Ils vont la trouver. Tu ne peux pas la dissimuler. Ils vont égorger tout le monde.

DJOHRA : Personne ne viendra. Personne ne sait rien. Je vais la laver et l'habiller. C'est la fille de Faiqa, elle me l'a laissée. Surtout ne dis rien.

KELTOUM : Montre-là moi, s'il te plaît

DJOHRA : Tu ne la verrais pas ! Jure-moi que tu vas te taire.

KELTOUM : Que veux-tu que je dise, ma chérie. Je ne l'ai pas vue. Ils vont nous égorger. Tout le monde sait qu'elle s'est sauvée de la montagne et qu'elle est chez toi.

DJOHRA : Personne ne l'a vue ici. Tu ne l'as pas vue. Tu la boucleras. Jure-moi que tu tiendras ta langue.

KELTOUM : Ils vont égorger tout le monde

DJOHRA : Jure, sinon c'est moi qui vais t'égorger !

KELTOUM : Ne te fâche pas. Je te le jure, ma chérie. C'est trop tard. Ils le savent. Renvoie-là. Dis lui de partir loin

d'ici. De toute façon, ils la retrouveront. Ils vont nous égorger.

DJOHRA : Jamais ! Jamais, tu m'entends, jamais. C'est Dieu qui me l'envoie. Elle ne partira pas. Jamais plus elle ne souffrira. Tu sais que je t'arracherai le foie si tu parles, tu le sais!

KELTOUM : Qu'est-ce qui te prend, ma chérie ? Nous sommes deux sœurs. Tu es folle. Ils vont tuer tout le monde, s'ils la trouvent ici. Raisonne un peu, ma chérie. Elle va attirer le malheur sur nous !

DJOHRA : Ne crie pas. Tu vas réveiller Miloud. Rentre chez toi. Je sais ce que j'ai à faire.

KELTOUM : Pourquoi, ma chérie ? Je viens pour t'aider.

(Elle montre le portrait de Boudiaf)

Enlève cette photo. C'est dangereux... Et la petite. Où tu l'as cachée ? Montre-la-moi, je vais t'aider.

DJOHRA : Va-t-en, maintenant. Laisse-moi tranquille.

KELTOUM : J'ai peur.

DJOHRA : Rentre chez toi. Reviens demain matin, j'aurai besoin de toi.

KELTOUM : Demain, mon Dieu, demain.

DJOHRA : Oui, demain. Bonne nuit...

(Elle met Keltoum à la porte)

Enfin partie. Demain, elle va se répandre partout. Miloud, réveille-toi. Il n'a rien entendu. Lève-toi. Lève-toi.

(Miloud sursaute)

MILOUD : Qu'est-ce qu'il y a ? Juste au moment où Kouider allait me faire goûter au nectar du paradis.

DJOHRA : Elle sait que la fille est ici.

MILOUD : Qui ça ? De quoi tu parles ?

DJOHRA : Keltoum. Elle sait. Elle vient de partir.

MILOUD : Elle était là pendant que je dormais. Tu l'as fait rentrer ici !

DJOHRA : Tais-toi. Tais-toi. Ce n'est pas le moment. Elle sait. Tout le monde sait qu'elle est là.

MILOUD : Mon Dieu. Qu'est-ce qu'on va faire ?

DJOHRA : Ils vont venir cette nuit, Keltoum en est sûre

MILOUD : Elle a voulu te faire peur.

DJOHRA : Oh, non ! Ils vont venir.

MILOUD : Ils vont la trouver ici.

DJOHRA : Non. Jamais. Jamais.

MILOUD : Je vais aller taper à la porte de Cheikh Bou Azza, c'est tard mais il ne m'en voudra pas. Il veille tard la nuit. Il est de bon conseil.

DJOHRA : Non. Tu ne sortiras pas. On va chercher ensemble une solution.

MILOUD : Quelle solution ? Il n'y a pas de solution. Toi et moi on ne peut pas s'en sortir comme ça.

DJOHRA : Ne crie pas.

MILOUD : Tu ne veux pas que j'aille demander conseil à Cheikh Bou Azza. Qu'est-ce que tu veux à la fin ? Comment je fais pour te supporter ?!

DJOHRA : Réfléchis au lieu de t'énerver. Ce n'est pas la peine de rugir, tu fais pitié.

MILOUD : Puisque tu es si dégourdie, vas-y, décide. Que faut-il faire ?

DJOHRA : Pourquoi tu te défiles. J'ai dit toi et moi. J'ai besoin qu'on réfléchisse tous les deux. Je ne peux pas faire sans toi.

MILLOUD : Je te connais. Quand tu dis ça, c'est que tu as déjà tout combiné. Je t'écoute.

DJOHRA : Mon pauvre Miloud, tu ne m'aides pas et tu te fais mal. Je ne sais rien faire sans toi.

MILLOUD : Et la maison, et les meubles, et ma pension, et

DJOHRA : Non.

MILLOUD : Je ne suis pas sourd.

DJOHRA : Est-ce que tu me vois ? Est-ce que tu vois ce qui risque d'arriver cette nuit ?

MILLOUD : Je ne suis pas aveugle.

DJOHRA : Alors réfléchissons ensemble à une solution.

MILLOUD : Il n'y a rien à faire, tu le sais. Il ne faut compter que sur l'aide de Dieu. Est-ce qu'elle a dit quelque chose ?

DJOHRA : Je ne lui ai pas encore parlé. Keltoum était là.

MILLOUD : Va, essaie de savoir d'où elle vient. Qui sait, elle va peut-être vouloir partir chez elle.

DJOHRA : Non. C'est ici chez elle. C'est un cadeau du ciel. Je le sais. Personne ne me la prendra.

MILLOUD : Commence par la faire parler.

(Djohra entre dans la chambre pour s'entretenir avec la fille. Miloud reste seul dans le salon)

MILLOUD : Un cadeau ! Quel cadeau ? Un cadeau empoisonné ! Pourquoi elle ne veut pas que j'aille demander conseil au cheikh Bou Azza ? C'est le diable qui lui dicte sa conduite. Je ne veux pas la contrarier, elle fait de la tension. Le moindre désagrément la fait exploser et elle est malade plusieurs jours. Elle a toujours eu les nerfs, mais là, ça s'aggrave. Elle ne veut pas aller voir sa sœur en France. Elle pourrait se faire soigner. Moi, je ne

sais pas quoi faire. Il en faut de la patience pour supporter ses râleries à longueur de journée. Je n'aime pas traîner dehors, je suis obligé de rester à la maison, alors elle se venge. Depuis un mois, elle a des insomnies. Moi, je suis béni de Dieu, je dors comme un ange. Elle est jalouse.

(Silence)

Un cadeau du ciel... Il y a plus de trente ans qu'il aurait du arriver le cadeau. Il faut se résigner. Nous n'avons pas d'enfant, c'est Dieu qui décide.

(Miloud s'assoie sur le lit. Il regarde dans le vide. Bruit dehors. Miloud s'allonge et s'endort. Djohra sort de la chambre, elle va vers la porte. Elle se tourne vers son mari avec une moue de pitié, puis sourire ironique. Elle revient jette un coup d'œil dans la chambre, puis retourne à la porte pour s'assurer qu'elle est bien fermée. Elle se rapproche de son mari et se penche sur lui.)

DJOHRA : Réveille-toi. Tu n'as rien entendu ? Ils sont dehors.

(Miloud grogne, mais ne se réveille pas)

MILLOUD : Ah, Kouider mon ami, ça n'a pas l'air d'aller fort. Tu n'as pas bonne mine. Pourtant tu te pavanes dans la lumière. Dis-toi que le Barzakh dans lequel tu me laisses n'est guère réjouissant. J'ai hâte de quitter ce monde. Quoi, tu préfères peiner comme un moutonnier sans le sou sur cette terre !?

DJOHRA : Pauvre chéri, tu rêves et ce que tu vois te fait venir les mots à la bouche. Le boucan ne te réveille pas, tout peut s'écrouler autour de toi.

(Silence. Elle va vers la chambre, revient)

Papa ne dormait jamais. Ça nous rassurait ma sœur et moi. Même maman qui n'arrêtait pas de gémir se calmait.

Celui-là n'est pas très courageux. C'est grâce à mon père qu'il a pu obtenir sa place de bureau, à l'indépendance.

(Léger silence)

A quoi ça a servi le martyr ? Maman n'a profité d'aucun privilège. Nous l'avons prise avec nous pendant trois mois. Ma sœur voulait l'emmener à Nantes pour la soigner. Elle a préféré se retirer dans sa baraque pour vivre de la vente des poteries qu'elle fabriquait. Comme tu me manques.

(Petit silence)

Continue à ronfler. Heureusement, tu n'es pas un héros. Si tu étais mort ? Je me serais peut-être remariée comme Keltoum avec une pension plus élevée que ta retraite. Maman n'a rien réclamé pour papa, Si Madani avait insisté pour lui faire une attestation communale, il avait rempli tous les papiers, elle n'avait qu'à signer mais elle a toujours refusé.

(Silence)

Keltoum trouve normal de bénéficier de tous ces avantages. Elle n'a pas vécu un an avec son homme ! Maintenant, elle lui trouve toutes les qualités. Elle a perdu le bel amour de sa jeunesse.

(Silence)

Je lui en ai voulu à maman d'avoir laissé tomber ses droits, on serait plus à l'aise maintenant... La dignité est un bien inestimable, nous n'avons besoin de rien. La tranquillité pour tout le monde et la tête haute... Ronfle mon Miloud. Je suis seule à trembler, à pisser dans mes vêtements. J'angoisse de les voir défoncer la porte. Ils vont nous découper en morceaux. Je sais bien qu'ils font ça, je n'invente rien. Je ferais peut-être bien de dormir, mais je ne peux pas fermer l'œil pendant qu'elle souffre les yeux grands ouverts. Mon

Dieu qu'allons-nous devenir ? Je voudrais tellement lui redonner goût à la vie. Je vais éplucher une orange pour me calmer. La nuit est sinistre ! Le jour tarde... J'ai peur, je suis en sueur. Ce qui arrive, ça touche tout le monde, personne ne peut se sentir en sécurité. Lui reste calme. Le matin, il se lève tranquillement, il se dirige confiant vers la mosquée. Il revient tout content pour le déjeuner. Oubliés ses rêves de la veille et qu'il parle dans son sommeil. Je ne peux même pas lui en vouloir. Tu as le cœur solide, mon Miloud.

MILLOUD : Que dis-tu ? Les houris font des scènes aux hommes ! Mais ne sont elles pas là pour nous contenter ? Au paradis, il y a égalité des sexes ! Es-tu bien sûr que tu me décris le jardin des croyants ? C'est peut-être nos femmes ? Elles ne veulent plus nous avoir sur le dos.

DJOHRA : Le voilà qui délire, il ne va plus s'arrêter. Il me fait rire avec ses fantasmes. A son âge... Mon pauvre homme ! Quel empoté ! De l'entendre appeler son Kouider me met hors de moi.

(Elle ouvre la bibliothèque, tire une orange et un couteau)

Il a tout bouffé ! Il fait toujours ça en cachette. Il m'a laissé la dernière. Je vais manger un quartier et donner le reste à ma pauvre enfant, peut-être acceptera-t-elle ? J'ai toujours aimé les oranges mieux que les mandarines et les clémentines, j'aime les Thompson, je les préfère aux maltaises. Ça coûte cher, mais il ne rechigne pas à m'en acheter, c'est les seules dépenses extravagantes, d'autant qu'il les mange, il ne se prive pas, il est goinfre. Je suis obligée de dissimuler ma part dans mon linge de corps. Il ne fouille jamais dans mes affaires, il n'est pas fouinard, c'est parce que je ne cache pas les choses. Demain, je lui demanderais d'en racheter deux kilos.

(On entend du bruit dehors, des cris au secours)

Aïe, je me suis coupée, maladroite ! Ça saigne. Je ne sais plus ce que je fais. Si j'ouvre la porte, nous sommes perdus ! Ils vont nous égorger sans hésitation, ce sont des monstres, ils vont boire notre sang, surtout s'ils la voient ici. J'ai des vertiges, ce sang qui coule, mon Dieu, je n'ai pas de mouchoir propre, je vais sucer mon doigt. Si je n'ouvre pas

(Coups précipités. Supplications.)

Je ne pourrais pas vivre.

(Djohra va vers la porte puis revient.)

Je ne peux plus ouvrir cette porte. Vivre, jusqu'à quand ? Ce n'est pas seulement une porte qui est fermée. Mon Miloud n'a pas bronché. Je ne vais pas te réveiller, j'aime mieux trembler seule.

(Silence)

La petite n'a pas bougé. J'aimerais tellement lui venir en aide.

(Silence)

J'attends tout de toi, ma colombe. Nous avons tellement souffert. Ils t'ont bien abîmée ces corbeaux de malheur ! Ils t'ont souillée, ta robe est couverte d'ordure. Je vais m'occuper de toi, tu vas vivre dans cette maison avec nous, avec moi, tu seras ma fille. Je dirais que tu es ma nièce Malika, envoyée par ma sœur Faiqa pour que je t'enseigne nos traditions. Tu iras à l'école, oui, je suis sûr que tu étais dans un lycée quand ils t'ont enlevée. Tu vas étudier, la retraite de mon Miloud nous suffira, je trouverai l'argent. Je veux que tu obtiennes les diplômes les plus élevés, que tu sois docteur pour nous soigner. Je te protégerai, je t'apprendrai à marcher, à parler. Tu vas tout me raconter. Je suis là pour écouter, tu peux tout me raconter sans honte, il n'y a pas de honte à avoir, la honte c'est eux et tous les

hommes avec leur cruelle étroitesse. Ça va te soulager de me parler comme à une mère qui ne te jette pas à la rue par crainte d'un époux chagrin et violent. Tu es un don de Dieu, l'enfant endormi dans mon ventre depuis si longtemps, qui va enfin pousser son premier cri. Je t'aime, parle-moi. Je suis ta mère. Je t'aiderai à ne pas maquiller ton histoire pour la dire. Tu es propre, ce qu'ils t'ont fait n'est rien. Tu seras forte, tu marcheras la tête haute dans la rue.

(On cogne à la porte. Djohra se retourne mais ne bouge pas de sa place. Les coups redoublent. Miloud ne bronche pas non plus. Djohra éclate en sanglots.)

DJOHRA : Mon Dieu, ils reviennent me torturer. Toutes les nuits, ils sont là !

(Silence. Des coups encore, plus faibles)

Ils vont me harceler. Je ne céderai pas. Ils attendent toujours le milieu de la nuit pour me tourmenter. Allez-vous-en ! Je n'ai plus peur de vous maintenant qu'elle est là. J'ai une raison d'espérer, vous ne me ferez pas perdre la tête, je me battraï pour elle. Allez-vous-en ! Laissez-moi tranquille. Je n'ouvrirai pas cette porte, vous pouvez cogner tant que vous voudrez, je n'entends rien, vous n'êtes pas là. Vous voulez me faire lever et ouvrir cette porte mais je n'en ferai rien.

(Silence. Elle regarde Miloud ébahi)

Je sais bien qu'ils n'existent pas. Des images méchantes de mon angoisse. Ma tête est peuplée de fantômes, ils me harcèlent toute la nuit, des vautours malfaisants. Je les vois, je ne suis pas folle. Allez-vous-en ! Oui, le ciel m'envoie cette jeune fille, elle me tiendra compagnie, vous ne me la prendrez pas. Elle est là, bien réelle et mon désir lui donne des forces.

MILOUD : Ah, le ciel, le ciel... Quel déhanchement !

DJOHRA : Tu ne peux pas te la boucler, vieil imbécile !

MILOUD : J'ai un torticolis

DJOHRA : Ça te va bien de courir les houris !

(Silence)

Où sont les hommes de ce pays ? Va ouvrir la porte, fais quelque chose au lieu de ronfler, je pourrais t'enfoncer ce couteau dans le ventre.

(Elle jette le couteau loin d'elle. Silence)

Toute mon enfance, j'ai grandi au milieu de braves, la mort ne les effrayait pas. Toi aussi, tu as connu cette époque.

(Silence)

Lève-toi. Regarde-les, ils se moquent de nous.

(Silence)

Je n'ai pas ouvert à Anissa tout à l'heure. Nous ne pouvons rien faire, ce n'est pas nous. Nous n'avons rien à voir avec cette catastrophe. Réveille-toi et parle-leur, toi. Je me fiche de tout ça, c'est elle que je veux sauver. Rien d'autre ne m'intéresse.

(Silence)

Il n'y a personne ici que toi et moi.

(Silence)

Mon père nous mettait en garde, les aberrations de l'esprit sont plus redoutables que les supplices du corps. Chacun doit trouver comment les anéantir et ne pas sombrer dans la démence.

(Silence)

Je suis plus âgée que mon père depuis longtemps. Mais, je ne suis pas mère. Je reste la fille de mon père. A moins que toi, ma chérie, tu ne deviennes mon enfant ? Je veux tellement te tenir dans mon sein et te porter ; alors, je te raconterais comme j'étais espiègle avec mon père. Je t'apprendrais des tours que tu pourras me faire par la suite et je ferais semblant d'être en colère et je te donnerais des punitions pour rire.

MILLOUD : Aimer, là est la rançon, le martyre et la gloire !

DJOHRA : Ça te va bien de dire ça !

MILLOUD : À ta place j'aurais déjà sombré dans la folie, mon cher Kouider. Je vais te faire une confidence, maintenant que tu es quasiment un saint et je peux te parler de mon intimité sans qu'il y ait gêne entre nous.

(Il chuchote)

DJOHRA : Je me demande s'il dort vraiment ? Il ne bouge pas.

MILLOUD : Une peau de satin au dedans comme au dehors.

DJOHRA : Mon pauvre Miloud, tu as toujours été timoré et craintif !

(Silence)

Tu n'as même pas mangé le bout d'orange. Je vais le prendre. Demain, je te ferai un bon jus. La nuit va être longue.

(Silence)

On étouffe dans cette pièce. Je vais ouvrir la porte. S'ils nous égorgent ne sommes nous pas déjà morts ? Si j'ouvre la porte, on croira que je suis une forcenée, on me refermera la porte au nez. Peut-être qu'ils me ligoteront, ils me bâillonneront, ils ne feront pas de mal à une folle... ils plaindront mon pauvre homme et ma

filles qui n'est guère en bon état. Ils ne savent pas qui elle est. Oui, ça sera comme ça.

(Silence)

Tu es une femme sensée, bien sûr, ça te permet de dormir tranquille. Tu ne te demandes jamais ce que je désire. Je te fais des reproches injustifiés. L'insomnie n'est pas une bonne chose, je suis énervé. Toi, tu dors toute la nuit et le jour tu es à la mosquée ou ici dans un coin sur ta natte à méditer en silence, quand tu ne rumines pas derrière mon dos. Moi, je parle toute seule et je ne peux pas dormir. Qu'est-ce que j'ai ? Je ne suis pas folle, même si je ne suis pas raisonnable comme tu le voudrais... Elle est là, Dieu a exaucé mes prières. Mon désir n'était pas une folie.

(Silence)

Je t'aime tellement. Je t'attendais avec un désir fauve. J'ai appris à le domestiquer. Tu remplissais l'attente. J'ai peur de tous ces fantômes qui me tourmentent la nuit. Je n'arrive pas à dormir... Je m'apitoie sur mon sort. Je me laisse aller au lieu de m'occuper de toi, je deviens distraite. Je n'ai même pas mangé mon bout d'orange, tu es sûre que tu n'en veux pas, ça te fera du bien, tu n'as rien pris. Il faut manger pour retrouver des forces. C'est en vivant que tu vengeras ton honneur. Pour moi, tu es déjà auréolée de gloire, tu es un ange du ciel, celui qui m'était destiné depuis longtemps. Je ne vais pas ouvrir. Que les hommes sortent ! La nuit, il n'y a que les hommes et les chats pour errer dans les rues. Je ne sais pas ce qui se passe dehors et je n'ai pas envie de m'en mêler. Demain, mon homme me racontera.

(Silence)

Dieu t'envoie à moi pour me tenir compagnie. Je vais m'occuper de toi. Secoue-toi, ma chérie, l'hirondelle blessée s'envole après une courte pause. La vie est

comme ça, avancer, avancer, ne pas s'engluer, papa disait comme ça. Tu t'appuieras sur moi, je te porterai au début comme mon bébé et puis tu gambaderas. Tu ne craindras plus personne. Mon bel ange blessé, je te soignerai, tu resplendiras à nouveau. Keltoum en crèvera de jalousie.

(On frappe à la porte.)

VOIX DE KELTOUM : C'est moi. Djohra, ouvre-moi.

DJOHRA : Quand on parle du loup !

(Elle va vers la porte)

Va-t-en. Je t'ai dit demain.

VOIX DE KELTOUM : Anissa est morte. Ouvre.

DJOHRA : Va-t-en !

(Elle revient vers Miloud toujours dans ses rêves)

MILOUD : Ah, Kouider, le jardin est beau, c'est comme au cinéma.

DJOHRA : Comment peut-il rêver de cinéma avec un tel raffut ?

VOIX DE KELTOUM : Ils cherchent la fille.

(Coups redoublés)

Ouvre !

DJOHRA : Elle va réveiller tout le quartier.

(Elle se dirige vers la porte, hésite un peu puis ouvre)

Tu es une vraie sangsue !

KELTOUM : *(Elle se jette dans les bras de Djohra qui ne bouge pas)* J'ai peur ! Ils ont égorgé Anissa. Ils cherchent la fille. Renvoie-là.

DJOHRA : Rentre chez toi.

KELTOUM : Si on leur rend la fille, ils nous laisseront tranquille.

DJOHRA : Rentre chez toi. Tu ne sais rien.

KELTOUM : Mais elle est là. Ils vont la trouver. Ils te tueront avec ton mari.

DJOHRA : Il n'y a pas de fille ici, tu dis n'importe quoi.

KELTOUM : Tu l'as cachée ! Oh, ils la trouveront, ils vont vous égorger.

DJOHRA : Va-t-en ! Tu vas nous porter malheur.

KELTOUM : Je t'aime, je ne veux pas qu'ils vous tuent.

(Elle regarde Miloud toujours absent)

Qu'est-ce qu'il à ?

DJOHRA : Tu poses trop de questions. Va-t-en ! Tu ne m'auras pas cette fois-ci comme avec le salon marocain.

KELTOUM : De quoi tu parles, ma chérie.

DJOHRA : Cette fille est à moi. Tu ne me la prendras pas. Tu es envieuse et jalouse. Va-t-en ! Enferme-toi dans ton salon !

KELTOUM : Tu es folle !

MILLOUD : La blonde, quel morceau ! Elle porte un tablier à petits carreaux.

(Silence. Keltoum se tourne vers Miloud, elle regarde Djohra. Miloud reprend)

Des tresses avec des rubans bleus et roses. C'est la publicité de la télé !

KELTOUM : Il parle avec quelqu'un ?

DJOHRA : *(Elle va secouer Miloud)* Réveille-toi ! Ma tête éclate ! Tu ne vas pas me laisser mourir ?!

(Silence. Elle revient vers Keltoum)

Va-t-en. Laisse-nous tranquille.

KELTOUM : Djohra ma chérie, rend-leur la fille. Elle est là. Il parle avec elle.

DJOHRA : *(Elle ramasse le couteau)* C'est moi qui vais t'égorger si tu ne t'en vas pas. Allez ouste

(Elle la chasse.)

KELTOUM : Ils vont nous égorger tous.

(Djohra la pousse et referme la porte)

DJOHRA : Ouf !

(Silence)

La nuit n'est pas prêt de finir et mes tourments avec. Un peu de calme. Si la mort peut donner le sommeil, qu'elle vienne.

(Silence. Elle se redresse soudain)

Vous n'avez pas le droit d'invoquer mon père. C'était un martyr, un exemple pour les gens d'aujourd'hui et de demain. Que vous ai-je fait ? Voilà que je parle au vide comme s'il était plein, je suis folle, folle pour de bon ! Je vais finir par croire qu'il y a quelqu'un et je vais aller ouvrir. J'ai la tension qui monte, il faut me calmer. Je dois me reposer. Réveille-toi mon Miloud, tu ne peux pas passer ta vie à dormir, debout, ouvre cette porte, ce n'est pas à moi de le faire. Non, il ne faut pas ouvrir.

(Silence)

Demain, je vais aller voir Fatima à la clinique, elle me donnera des calmants, elle me demande d'en prendre de temps en temps, quand elle me voit trop anxieuse. J'ai de l'angoisse.

(Coups à la porte)

Cette porte peut bien rester fermée, ça ne me regarde pas, je ne veux pas risquer de te perdre. Dieu te donne à moi pour que je prenne soin de toi. Tu le savais en venant ici qu'une mère t'attendait. J'ai emmagasiné un trésor de tendresse durant toute cette attente, j'ai appris à te nommer et à te décrire avec un luxe de détails. Maintenant que tu es là, je tremble de ne pouvoir attendre. Rétablis-toi vite, mon ange, c'est trop d'émotion. Il ne se réveille pas, quel irresponsable. Si mon père avait été là, mais lève-toi donc ! Ma tête explose, je n'en peux plus, ce n'est pas à moi d'ouvrir cette porte. Ils ont dit de ne pas ouvrir la nuit.

MILOUD : J'ai oublié de te dire, mon Kouider, nous avons une petite fille. Non, c'est une jeune fugitive. La malheureuse a débarqué chez nous, comme un don du ciel. Djohra croit que Dieu a entendu notre requête et je ne suis pas loin de partager son avis. Je ne lui dis pas.

DJOHRA : Ne dis rien, mais debout !

(Silence. Les coups continuent)

Ça me remplit quand même de joie d'entendre ce que tu viens de dire. Cognez tant que vous voudrez, je ne me lèverai pas pour ouvrir. Non, ma chérie, je ne t'abandonnerai pas. Je n'ai que toi.

(Silence)

Keltoum ne m'aidera pas en cas de problème. Elle m'a joué de tels tours, je n'éprouve pour elle que de l'indifférence ; bien sûr, il y a de la tristesse quand je la vois parce qu'une amitié de plus de trente ans ne s'efface pas comme une tâche de gras. Elle voulait toujours avoir plus que moi en faisant la désintéressée. Elle m'aime et me jalouse, c'est très fort. Son salon marocain, qu'est-ce qu'elle n'a pas crâné avec ça ! Je le voulais tellement ce salon, la coopérative n'en avait reçu qu'un seul et j'ai eu le malheur de lui demander de m'aider à l'avoir en intervenant auprès de son association pour que mon

dossier soit classé premier. Ah, oui, elle l'a fait, mais pour elle. « Je n'ai pas voulu, qu'elle disait, c'est eux qui me l'ont proposé, tiens voici la lettre, tu la feras lire à ton mari. » Je n'ai rien dit. Elle n'était pas fière mais elle jubilait quand même. Quand elle a installé le salon chez elle, ça ne m'a plus rien fait. Je suis même allé lui rendre visite pour la féliciter. C'est vrai que j'ai été comme folle la première fois que je l'avais vu dans la vitrine, je le voulais tellement que j'ai ameuté tout le voisinage. Je suis comme papa, je ne cache pas mes désirs au moment où je les ai.

(Silence)

Toi, je sais que Dieu t'envoie à moi, je te veux. Je ne dirai rien à personne, mon Miloud se taira aussi. Mon désir n'est pas soudain, ce n'est pas un salon marocain. Je saurai te défendre. Je n'ouvrirai pas la porte.

(Silence)

Quand je parle, toutes les blessures s'ouvrent. Mon cœur saigne, j'ai tellement mal de te voir comme ça. Je t'aime, je veux m'ouvrir à toi comme tu me raconteras bientôt tes malheurs. Je n'ai jamais rien caché à mon père, il m'écoutait pendant des heures, jamais il ne s'impatientait. Souvent, maman m'ordonnait de me taire, d'aller ranger la cuisine, ou balayer la cour et laisser mon père se reposer. « Laisse-la vider son cœur, disait mon père, elle a besoin de libérer son âme. »

(Silence)

Ma sœur parlait très peu. Maman la préférait. Elle était vive et silencieuse, tout le contraire de moi. Mon père mort, je n'avais plus de confident. Je me confierai à toi. Mon Miloud trouve que je parle trop.

(On entend un cri.)

Le chant du coq ? Non, c'est une femme. Mon Dieu, quand tout ça va-t-il cesser ? Nous ne pouvons même pas témoigner de ce qui se passe. Cette porte fermée est bien utile.

(Silence)

Je voulais une fille à moi. Pendant mes nuits blanches je tissais les trames du récit qui me tient à cœur. Tu as pris corps dans ma narration. J'ai commencé à esquisser ton visage. Tu as franchi le seuil de la maison, tu es là, même si tu ne dis rien. Je vais m'occuper de toi. Tu me pardonneras mes maladresses, je t'aime, mon cœur bat tellement fort, tu l'entends. Je ne suis pas mauvaise, tu me rendras meilleure. Je suis heureuse, enfin. Tu es là. Ce désir violent qui habite mon ventre.

MILLOUD : L'amour est un djihad ! Le Cheikh Bou Azza nous dit que c'est faux, jamais le Prophète n'a proclamé le mourir d'amour équivalent au martyr. Ne te fâche pas, je te crois, mon bon Kouider, puisque tu y es sur place, c'est toi qui sait. Et dis-moi, as-tu aperçu Layla ? Comment est-elle ? Ah, tu ne rencontres pas de créatures humaines dans ton secteur, c'est le règlement. Chaque jour, tu m'édifies davantage !

(Silence)

Je suis perplexe. Cette fille, il faut s'en occuper, elle a besoin de soin. Tout ça est très nouveau pour moi. Je vais devoir m'adapter, c'est que je suis le père.

DJOHRA : J'ai mal. Lève-toi, la nuit est trop longue. Je n'ai personne pour m'assister. Mon pauvre Miloud, tu as tout oublié de ta jeunesse, tu es devenu lourd à force d'écouter les prêches d'un jeune prétentieux. Réveille-toi pour chasser ces ombres venimeuses. Agis ! Debout, pas dans le sommeil. Sois feu !

(Un cri.)

Cette fois, c'est bien un coq ! J'ai froid. Quel silence, on n'entend aucun bruit dehors. Seraient-ils partis ? Lève-toi, bonhomme, va voir, c'est fini, il n'y a plus rien à craindre maintenant, ouvre la porte. Non, pas encore, c'est dangereux, il faut attendre l'appel... J'ai des picotements dans tout le corps, c'est l'angoisse. Comment peux-tu dormir sans te soucier de rien ? Je ne voudrais pas être un homme. Mon Dieu, comme c'est triste. Ma pauvre fille, tu n'as pas de chance, je ne sais pas comment t'aider, je suis orpheline depuis si longtemps. Je n'arrive pas à faire mon deuil. Chaque jour ravive mon malheur, je ne suis pas la mère courageuse qu'il te faut. Tu es entrée chez nous parce que la porte n'était pas fermée à clef. Tu as juste poussé la porte pour te cacher dans ce coin. Tu ne savais rien de mon attente. Dieu Lui-même, ignore tout de ma longue attente. Personne ne répond au désespoir. Lui ne veut pas se lever. J'ai froid. Je ne suis plus qu'une vieille chose, pourtant je me sens toujours une enfant dans les bras de mon père. Je rêve comme autrefois. Tu bouleverses ma vie, une existence sans éclat. Mon désir est tellement fort quand je te regarde, il éclipse l'amour que j'ai pour mon père. C'est comme ça, oui... Je vais dormir un peu.

(Miloud se réveille. Il regarde autour de lui.)

MILLOUD : Elle dort ?! Je vais aller jeter un œil à la fille... Elle ne va pas être contente. Je vais attendre qu'elle se réveille... Quel boucan ! Je vais voir ce qui se passe...

(On frappe à la porte à coup de crosses. Brouhaha. Miloud ouvre la porte. La lumière s'éteint dans un fracas d'assaut.)

DJOHRA : Ma fille !

L'imromptu de Tigditt

PERSONNAGES :

LE METTEUR EN SCÈNE

COMÉDIEN 1 : Daho

COMÉDIEN 2 : Aqab

COMÉDIEN 3 : Charef

COMÉDIEN 4 : Hmida, percussionniste

COMÉDIEN 5 : Mokhtar, joueur de flûte

POLICIER 1

POLICIER 2

La scène se déroule Place de Tigditt, à Mostaganem, en novembre 1951.

DÉCOR:

Une place plongée dans l'obscurité, sauf un cercle de lumière projetée par un lampadaire. Entre un groupe de jeunes gens qui reste caché par le noir. On entend un bruit de bancs et de chaises. Un homme s'avance, entre dans le cercle de lumière ; c'est le metteur en scène. Il se tourne vers les autres.

LE METTEUR EN SCÈNE (*le dos tourné à la scène, s'appuyant sur un bâton. Il s'adresse à un groupe de comédiens que l'on ne voit pas*) : C'est notre dernière répétition sur la place, bientôt il fera trop froid... Nous avons un peu de temps avant la ronde de nuit. On ne sera pas dérangé. La Suika est toute indiquée pour la répétition. Il y a l'espace qu'il faut et le lampadaire nous sera utile. Sûr, ça n'est pas Versailles, ... notre pièce ne s'adresse pas à un roi mais au peuple. Et croyez-moi, il est peut-être plus difficile à contenter qu'un monarque.

VOIX D'UN COMÉDIEN : Il paye surtout moins !

UNE AUTRE VOIX : Il veut tout avoir à l'œil !

UNE AUTRE : Il râle tout le temps !

LE METTEUR EN SCÈNE : Silence !... La règle numéro un, toujours soigner le travail. Eviter surtout le « roule et fourgue à l'aveugle ! ». C'est l'échec assuré. Les gens sentent quand on leur sert de la camelote. Ne pas faire comme les orchestres qui bâclent la musique quand le public n'est pas fan.

EN CHŒUR : Les spectateurs sont bouchés ! Ils n'aiment que les grosses farces ! C'est des analphabètes !

LE METTEUR EN SCÈNE : Assez ! Ce qui va avec la règle numéro un : ne jamais mépriser le public.

EN CHŒUR : C'est lui qui nous balance des tomates et des ordures !

VOIX D'UN COMÉDIEN : Il y a toujours un dans la salle pour contrefaire mes répliques !

LE METTEUR EN SCÈNE (*Il s'énerve, tourne en rond en bougonnant*) : Ça suffit ! Vous êtes des pros et vous devez le prouver par votre sang-froid sur scène.

(*Brouhaha*)

Vous n'êtes pas toujours à la hauteur !

(*Protestation*)

Il ne faut pas vous plaindre des tomates...

(*Chahut*)

S'il vous plait !... Je reprends... Pas de cafouillage, une diction claire, une voix posée, pas de froufrous ni de tralalas. Un jeu naturel. C'est ce qui est difficile ... le naturel n'est pas donné, ça se travaille. L'acteur doit habiter son personnage pour y arriver.

VOIX D'UN COMÉDIEN : Et si le personnage n'est pas habitable ?

UNE AUTRE : Et si les répliques sonnent faux, qu'est-ce qu'on fait ?

UNE TROISIÈME : Et moi qui joue les rôles de femmes ?

LE METTEUR EN SCÈNE : C'est mon affaire ! Quand vous arrivez en coulisse, vous vous débarrassez de vous-même. Vous êtes comme le cadavre entre les mains du croque-mort, et c'est moi.

EN CHŒUR : On a notre mot à dire.

LE METTEUR EN SCÈNE : Niet ! C'est moi le patron ! ...

(*Silence*)

Pas d'improvisation pour contenter le public ; c'est la mort du théâtre. Nous ne sommes pas des bateleurs. Nous en avons longuement discuté la dernière fois. Tout le monde a bien compris ? ...

(*Tapage*)

... De toute façon, on en reparlera... Le théâtre est un métier difficile quand on veut bien le faire. Et nous allons bien le faire ! ... Jusque-là, vous me recevez cinq sur cinq

(Léger silence)

Ce n'est pas un silence radio, j'espère... Je reprends... Pour la scène, on va utiliser le cercle de l'aède, cette ronde qu'il trace avec son bâton, comme ça !

(Il fait un tour sur lui-même dans le cercle lumineux)

Par ce geste simple, l'espace est circonscrit.

(Il fait sortir les comédiens de l'ombre et il les place au milieu du cercle qu'il vient de tracer. Il sort du cercle)...

Vous devez constamment avoir ce cercle sous les yeux. Vous voyez, vous ne pouvez pas sortir...

(Chorégraphie à l'intérieur du cercle)...

De virtuel, le cercle devient réel. Là, c'est la vie en pleine lumière. A l'extérieur, le monde des forces obscures. C'est ce qui rend nécessaire la délimitation de l'espace de jeu. Le sens est immédiatement perceptible. A partir de là, L'histoire va pouvoir s'inscrire dans un lieu modulable à volonté.

COMÉDIEN 1 : Et si j'ai envie de bouger ailleurs, parce que je sens que je peux mieux jouer ?

LE METTEUR EN SCÈNE : Surtout pas ! Personne ne doit sortir du cercle. Tout se passe à l'intérieur, les mouvements ne doivent jamais déborder, sinon la magie n'opère pas.

(Les comédiens grommellent)

... Je crois que toute l'originalité de notre théâtre se trouve là dedans. Si nous réussissons à rendre visible par la mise en scène et notre jeu ce que l'aède réalise avec le verbe, on aura réussi le miracle du théâtre.

EN CHŒUR : C'est quoi ?

LE METTEUR EN SCÈNE : Je ne peux pas l'expliquer maintenant. Vous le découvrirez par vous même.

EN CHŒUR : Ça risque d'être chiant ?!

LE METTEUR EN SCÈNE : Pas si on trouve le truc !

EN CHŒUR : Il faut faire rire avec des histoires salaces...

LE METTEUR EN SCÈNE : Ce n'est pas seulement un truc... J'y réfléchis, nous devons réfléchir ensemble, là j'ai besoin de votre avis à tous... (*Silence*)... Pour l'aède, c'est simple, il opère en place publique. Pour nous, ça ne va pas être facile. La difficulté est que le public est assis en face de nous, dans une salle.

COMÉDIEN 2 : C'est pas les Arabes qui ont inventé le théâtre !

EN CHŒUR : Ils ont inventé la poudre, ça les a fatigué !

(*Rires*)

LE METTEUR EN SCÈNE : Vous trouvez ça drôle !

(*Silence*)

... Je reprends, écoutez-moi bien. Il faut trouver le moyen d'installer le public au milieu de nous par un jeu en rupture avec le théâtre classique.

COMÉDIEN 1 : Est-ce qu'il ne faut pas commencer par le théâtre classique pour éduquer le public. Traduire et adapter les pièces du répertoire comme le fait Mahiédine Bachtarzi ?

COMÉDIEN 3 : Ou Rachid Ksentini ?

EN CHŒUR : Ils ont du succès.

LE METTEUR EN SCÈNE : Je croyais qu'on avait réglé cette question une fois pour toute ! Notre répertoire, c'est la

vie quotidienne du peuple. On ne travaille pas pour le succès, mais pour éveiller les consciences.

COMÉDIEN 2 : Les gens ne vont pas au théâtre pour retrouver les problèmes de la journée !

COMÉDIEN 3 : Le public a besoin de s'évader. Il veut rêver...

LE METTEUR EN SCÈNE : Il rêvera en nous regardant. Tout dépend de la manière dont on va lui parler. Mais surtout, notre théâtre va donner la parole au peuple.

EN CHŒUR : Quel peuple ? Quelle parole ?

COMÉDIEN 1 : Le peuple est ignare, il ne sait pas parler !

COMÉDIEN 2 : Le peuple ne demande rien. Il veut vivre tranquille.

LE METTEUR EN SCÈNE : C'est faux ! C'est vous les abrutis pour parler comme ça ! Le peuple est à l'écoute de ses artistes. Et il est exigeant. Il nous suivra si on lui parle son langage... Pour ça, il faut jouer la transparence. Brecht parle de distanciation. Elle est nécessaire à une prise de conscience. Nous ne sommes pas des amuseurs mais des transmetteurs. L'illusion est à bannir. Le spectateur participe à la mise en place du spectacle, il est de la partie... Le public aime rire, nous lui donnerons matière à rire, les femmes aiment pleurer, il y aura des larmes et les enfants les tours de passepasse, il y aura du mouvement comme au cirque, un spectacle total avec un message clair et simple qui n'encombre pas notre jeu. Shakespeare comme nos aèdes connaissent la formule, à nous de relever le défi... *(Silence)* Pour préciser la scène, il nous faut un percussionniste et un joueur de flûte. Hmida, tu as amené un gallal ?

(Hmida soulève son gallal)

Et toi, Mokhtar, tu as ta gasba

(Mokhtar agite sa flûte)...

Vous allez vous placer là, en bordure du cercle

(Ils déplacent un banc et s'assoient à l'endroit indiqué et commencent à s'exercer sur leurs instruments)...

Allez-y !...

(Ils jouent un 'laoui. Tous les comédiens se lèvent et se mettent à danser un peu partout)

... Non ! Non ! Non ! Arrêtez ! Ça ne va pas du tout ! Ce n'est pas comme ça !

(Ils s'arrêtent. Silence)...

On ne va pas se complaire dans le folklore. Il faut trouver une autre musique... Il faut prendre exemple sur le spectacle Nô que je vous ai fait écouter.

EN CHŒUR : Personne ne va rien comprendre !

LE METTEUR EN SCÈNE : Nous devons inventer ! Comme disait Rimbaud, il faut être absolument moderne !

COMÉDIEN 1 : Allal et Harrag ne lisent pas Rimbaud. Ils n'écoutent que le Chaâbi en sirotant leur thé menthe.

LE METTEUR EN SCÈNE : Dis-toi bien que Harrag et Allal goûteront notre théâtre si on sait le leur accommoder... S'ils écoutent le Chaabi, c'est déjà qu'ils aspirent au beau. ... Notre modernité nous la tirerons de nos poètes populaires.

COMÉDIEN 3 : C'est ça le truc ?

LE METTEUR EN SCÈNE : Ce n'est pas un truc ; c'est la forme appropriée pour toucher notre public.

COMÉDIEN 2 : Si tu le dis, mais il y a une chose que je ne comprends pas. Notre pièce est supposée utiliser la langue du peuple, tu l'as dis. Moi, je n'ai jamais entendu le peuple parler en vers.

LE METTEUR EN SCÈNE : Tu as raison, mais la langue théâtrale est une traduction. Si elle est réussie, elle sera plus vraie que le parler de la rue qui lui sonnera faux. Ce n'est pas la réalité, mais la vérité que l'on doit chercher à rendre. Tout ça, c'est du travail. On n'y est pas encore...

EN CHŒUR : Tu ne nous as pas distribué le texte de la pièce. On a juste le tract du MTLD. A quoi ça va nous servir ?

LE METTEUR EN SCÈNE : La pièce est là

(Il touche sa tête)

Et là

(Il pose la main sur sa poitrine)

Je vous ai donné le titre : Les Dix.

COMÉDIEN 1 : Justement, les dix. Nous ne sommes que quatre à jouer. Hmida et Mokhtar sont occupés avec la musique. Comment on fait ?

LE METTEUR EN SCÈNE : On n'est pas obligé d'avoir le nombre exact sur scène. La force du théâtre est dans la suggestion et non pas de montrer de manière réaliste.

COMÉDIEN 2 : Le public va se moquer.

LE METTEUR EN SCÈNE : Pas du tout. C'est une question de mise en scène... Avant de distribuer le texte et les rôles, je vais vous la dire et vous expliquer ce qu'il faut savoir pour jouer.

(Il sort de sa poche un tract)...

C'est le tract qui a été distribué hier à la sortie du Cinélux...

*NON À L'ARBITRAIRE !
LIBÉREZ LES INNOCENTS !*

Chacun va lire un morceau, ensuite, vous, vous allez me dire en quoi c'est important pour la dramaturgie de la pièce. Daho, tu commences

DAHO (*Il lit lentement le texte*) : Après les autres ville du Département d'Oran, MOSTAGANEM à son tour, subit depuis quelques mois les foudres de l'administration colonialiste. En effet, après les arrestations scandaleuses de 10 Militants Nationalistes dont 3 élus Municipaux, la Population Musulmane de Mostaganem ne cesse d'être l'objet de provocations de vexations et de brimades quotidiennes.

LE METTEUR EN SCÈNE : Passe le texte à Aqab.

AQAB (*Il prend le texte et lit sans conviction*) : Le 30 Novembre 1951 à 8 heures du matin, comparaitront devant le Tribunal Correctionnel, ces vaillants patriotes emprisonnés depuis le 21 Juillet 1951, à la suite d'une odieuse machination policière. Leur chef d'inculpation se trouve être une soi-disant atteinte à la sureté extérieure de l'Etat, établi sur des charges fantaisistes et ridicules de témoins à la solde de l'impérialisme.

LE METTEUR EN SCÈNE : Charef, à toi...

CHAREF : A quoi ça va servir ?

LE METTEUR EN SCÈNE : Tu lis, on discutera après.

CHAREF (*Il lit très vite*) : Par ces méthodes digne du fascisme, le but recherché par le Colonialisme est d'enrayer l'esprit de combativité et de sacrifice de la Jeunesse Algérienne et retarder par là même le triomphe du droit sur la force.

Mais son but ne sera pas atteint. Car notre Jeunesse qui souffre et lutte saura mettre le prix pour mériter sa libération à l'exemple des Jeunesses qui de Casablanca au Golfe Persique en passant...

(Il s'arrête. Court silence. Tous s'écrient)

EN CHŒUR : C'est de la langue de bois ! Ce n'est pas du théâtre !

LE METTEUR EN SCÈNE : Haha, bravo ! D'accord, ça n'est pas du théâtre. (*Léger silence*) C'est quoi le théâtre ?

(*Silence*)

DAHO : Le théâtre, c'est autre chose.

LE METTEUR EN SCÈNE : Oui, autre chose... mais quoi ? Ce n'est pas facile à dire... Je ne vais pas vous le dire, je ne le sais pas moi-même...

EN CHŒUR : La langue du théâtre n'est pas un discours politique, elle doit être belle.

DAHO : Oui, belle et donner du plaisir et à réfléchir.

CHAREF : Amuser aussi.

LE METTEUR EN SCÈNE : D'accord, d'accord... Mais le théâtre ?... Ce n'est pas simplement une question de langue. Il y a la scène.

AQAB : Justement ! Je ne vois pas pourquoi on doit mettre en scène un tract du MTLD ? Si nous devons jouer pour le peuple, on ne doit pas prendre parti. Ce n'est pas notre rôle !

LE METTEUR EN SCÈNE : C'est toi Aqab qui dit ça ! Tu oublies que ton frère est en prison.

AQAB : Je n'oublie rien, seulement, je ne suis pas d'accord. Je me fiche pas mal de la politique. Je ne suis pas le gardien de mon frère. C'est un homme, il est responsable de ses choix.

CHAREF : Aqab a raison. Le théâtre n'est pas un meeting politique. Si on joue cette pièce, le public va nous siffler.

LE METTEUR EN SCÈNE : Non, Charef ! Au contraire, le public nous soutiendra. Il va être surpris, c'est certain. L'idée qu'il se fait du théâtre est totalement archaïque.

C'est malheureusement ce qu'on lui propose. Mais, si on soigne bien notre spectacle, il va adhérer. Je suis sûr qu'on répond à une attente.

(Vrombissement de moteur de fourgonnette. Tout le monde se fige. Le metteur en scène arrache le tract à Charef et le glisse dans sa poche. Il fait un signe aux musiciens de jouer et aux comédiens de bouger. Entre un policier d'un certain âge. Il s'avance menaçant)

LE POLICIER 1 : Halte ! C'est quoi ce tapage ? Qu'est-ce que vous faites. Les rassemblements sont interdits. Vos papiers !

LE METTEUR EN SCÈNE : Bonsoir, monsieur l'agent

LE POLICIER 1 (l'interrompant) : Je te connais toi ! Tu es le fils de Djelloul ?

(Silence. L'agent détaille le metteur en scène)

Tu es un garçon de bonne famille, toi... sérieux... intelligent. Tu as le certificat d'études, je le sais ; ton père a payé la tournée pour fêter ta réussite... C'est un homme honnête, ton père. Qu'est-ce que tu fais dehors, à cette heure ? Avec ces va-nu-pieds ?!

LE METTEUR EN SCÈNE : On monte un spectacle. C'est une répétition, monsieur l'agent.

LE POLICIER 1 : Quoi ?!

LE METTEUR EN SCÈNE : Oui, nous devons jouer samedi

LE POLICIER 1 (Regardant les musiciens) : Un Concert musical ?

LE METTEUR EN SCÈNE : Une pièce de théâtre.

LE POLICIER 1 : Une pièce de théâtre ! ... Le théâtre... Ah, Molière !...

(Silence. Entre un policier plus jeune)

LE POLICIER 2 : On les embarque, chef ?

LE POLICIER 1 : Des artistes, ils ne sont pas dangereux.

LE POLICIER 2 : C'est une ruse, ils doivent manigancer quelque chose. On les interrogera au poste.

LE POLICIER 1 : Laisse tomber... Celui-là, je connais bien son père. ...

LE POLICIER 2 : (*s'adressant au groupe de comédiens*)
C'est quoi comme pièce ? Faites voir le texte...

(Silence. Les comédiens se tournent vers le metteur en scène)

Le metteur en scène : Je ne l'ai pas ici, nous n'en sommes qu'au début. C'est une adaptation en arabe d'une pièce d'un auteur irlandais, il est encore vivant. *Roses rouges pour moi* de Sean O Casey.

LE POLICIER 1 : Des roses rouges, ah, une histoire d'amour... Bon... Rentrez chez vous maintenant. Vous n'avez rien à faire dehors. Il y a couvre-feu.

(Tout le monde s'en va. Les deux policiers restent seuls)

LE POLICIER 2 : Tu as tort, Robert. C'est des agitateurs.

(Le lampadaire s'éteint. Noir.)

Table

Captive sans éclats	5
L'impromptu de Tigditt	41

Achevé d'imprimer, en août 2013
sur les presses de Mitidja impression, Alger, Algérie.
549, rue Mustapha Djaad-Baraki-Alger.
Tél. : (+213) 21 53 14 00

pour le compte :
© Les éditions Apic
ISBN : 978-9961-769-96-6
Dépôt légal : 4050-2013

Imprimé en Algérie

